

DEUX, NOUS NE
SOMMES QU'UN

Edwige Boudet

Deux, nous ne
sommes qu'un

Tome 3

Roman

Éditions Persée

De la même auteure

Deux, nous ne sommes qu'un – Tome 1,
2019, Éditions Persée

Deux, nous ne sommes qu'un – Tome 2,
2021, Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :

Éditions Persée – Centre Chester Carlson,
2 rue Gutenberg – 44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persée.fr

Jeudi 19 décembre 2013.

À mes côtés, Ogata semble avoir glissé dans les bras de Morphée. Mais la sereine placidité de son profil raffiné, me laisse à penser qu'il s'est délivré de la réalité... Chose peut aisée quand on est confiné dans un espace aussi limité, perturbé par un bébé qui ne cesse de pleurer.

Sa maman paraît épuisée et les passagers, excédés. Elle a tout essayé pour le calmer : le bercer, le caresser, l'alimenter... Je me sens inexorablement attiré... Je me décide à me lever...

Je serre contre moi le petit être, fâché. Je lui susurre à l'oreille :

*Une chanson douce
Que me chantait ma maman
En suçant mon pouce
J'écoutais en m'endormant.
Cette chanson douce
Je veux la chanter pour toi
Car ta peau est douce
Comme la mousse des bois.*

*La belle princesse
Avait des jolis cheveux
La même caresse
Se lit au fond de tes yeux.
Une chanson douce
Que chantait ma maman
En suçant mon pouce
J'écoutais en m'endormant...*

Après avoir hoqueté, le bébé s'endort en tortillant une mèche de mes cheveux... Je me surprends à effleurer de mes

lèvres sa peau satinée, à humer son parfum hespéridé et sucré. Comblé, je lève le nez... Je rencontre ses yeux radieux. Je le pose dans ses bras délicatement, accompagné de son sourire bienveillant...

— Votre altruisme vous honore, Maître Tokugawa Satowroy Ninoda.

— Hum... Vous vous moquez.

— J'ai amplement apprécié.

— Comment avez-vous pu aimer... sans vous déplacer.

Éberlué, je fixe notre image immortalisée.

— Il y a fort à parier que demain, tu feras « la une » des réseaux sociaux et des journaux.

— C'est fort gênant... indécent.

— Émouvant... Tes cheveux retombants sur ton épaule dénudée... C'était à croquer !

— Hé ? Je n'aurais jamais dû l'acheter. Le lien est toujours dénoué.

— Tu te fourvoies ! Grâce à toi les passagers, accompagnés d'un bébé, seront moins stressés. Chanter une berceuse, était une idée merveilleuse.

Je le fixe, étonné.

— Ta chemise n'a rien à voir dans cette histoire. Pénètre les mystères de ton cœur...

Je revis mon plaisir divin à cajoler le bambin... Le petit pincement éprouvé, au moment de le quitter... ma pensée épeurée... mes gestes tremblés...

En écho, les paroles prononcées par Ogata : « Oda... jamais enfant tu n'auras avec moi. ». Il avait suffi d'un nourrisson grognon... pour ébranler cette vérité... rejetée avec outrance et, arrogance...

Le désir de paternité est une sensation, non une cognition.

Cette idée abstraite est maintenant, concrète. En une éclipse, j'ai revécu la présence de mon père aimant... la douleur de son absence...

Ogata m'attire à lui :

— « Rien n'est impossible au Pays du Soleil levant. »

— Je fus arrogant.

— Sois patient.

— Votre père ? Il montre un esprit très ouvert mais

— Aie confiance... Tu te laisses aller à lire dans mes pensées ?

Arrivés à l'aéroport de *La Guardia*, sac au dos, nous prenons le bus puis le métro...

Happés par une foule pressée, nous surgissons dans le vaste hall du ***Grand Central Terminal***



coiffé d'une voûte tapissée des constellations célestes, représentées par le peintre Paul César Helleu. Cachée par un voile opaque de nicotine, elle fut rénovée en 1998 ; un petit rectangle noir témoigne des ravages causés par le tabac. Nous discernons au loin le petit kiosque, noyé dans l'immensité, de la salle des pas perdus.



L'édicule est orné d'une horloge dont les cadrants, réalisés en opale, ont des reflets irisés changeants.

Angels porte un poupon, au minois affriolant. De mon doigt, j'ose approcher sa joue rosée... Moment de suspension et de fascination :

— Hello ! What's your name ?

— Ethan... and you ?

— Oda.

Il se tend vers moi... Angels surpris, rit.

J'éprouve un sentiment d'exaltation mélangée à de l'appréhension lorsque le petit être, si fragile, s'agrippe.

Il saisit d'un mouvement gracieux, une mèche de mes cheveux :

— Squirrel... red squirrel !

Écureuil roux.

— Venez ! Vous devez être épuisés.



La voiture file et se faufile. Je suis étourdi, par la cacophonie ; ébloui, par le kaléidoscope où se télescopent d'intenses couleurs ; se métamorphosent d'étranges rythmes, zigzagueurs ; se heurtent des lignes brisées, pointillées ; s'éclatent des formes circulaires, triangulaires ; s'allongent des taches, irrégulières. Cette frénésie s'intensifie... Je ferme les yeux, bouleversé par ces curiosités, bousculé dans mon intimité...

Je sens son regard enveloppant, rassurant... Mais je ressens cruellement l'éloignement de notre Éden verdoyant et lénifiant ; notre basculement dans un univers radicalement différent, puissant et cinglant...

Ethan évolue dans un monde fantastique gouverné par *la pensée magique*. Son jeu symbolique, implique Tigrou :

— Oui, super d'être un tigre ! Les tigres sont supers.

Il lui tire la queue :

— Élas-tigre.

le fait sauter :

— Et ron, ron, ron et ron, ron.

l'embrasse :

— Roman-tigre.

Il le fait rebondir sur son ventre...

— Oui, c'est super d'être un tigre. Je suis super, super !

rit aux éclats. C'est un vrai bonheur de bonne humeur. Je lui dépose un bisou dans le cou.

— Again, again !

En l'embrassant, je le chatouille légèrement. Fuse, une cascade de rires....

La voiture s'assoupit et s'endort. Dehors, je devine, un mur en briques rouges, des jardinières ornées de conifères, des grilles forgées en fer de guirlandes décorées ; un havre de paix dont je n'osais rêver.

Ethan pendu à mon cou, je me hisse jusqu'au perron où s'érige un sapin enluminé. L'intérieur de style *shabby chic* est surprenant... mais charmant. S'inspirant des cottages anglais, l'ambiance est très cosy et chaleureuse. Dans une atmosphère lumineuse, les meubles chinés et patinés sont égayés de fleurs coupées ou séchées, de vaisselle aux bords ajourés, de verrerie sculptée, de bougies ivoire ou rose poudré. Les canapés capitonnés sont parsemés de coussins moelleux, de plaids duveteux.

Angels nous offre un verre de Bourbon ambré. Après avoir dégusté son orange pressée, mon chaton se laisse glisser à mes pieds, toujours accompagné de son ami favori. Il s'élançe à la conquête d'un panier en osier dont il inspecte le contenu, collecte une chenille chevelue, une bestiole cornue, un singe velu... se saisit des élus aux formes farfelues et chante à tue-tête :

— C'est la fête... chouette ma minette ! Youpla boum, thank you ma lady !

My lady, une poule dodue, se met à danser et à frétiler... chaton, à gigoter et se tortiller.

— Vous ne devez pas vous ennuyer.

— Certes, non !

Zach m'envisage avec un sourire amusé :

— Vous n'avez jamais songé ?

Je le fixe, interloqué.

— Je ne pensais pas vous gêner.

D'une voix posée :

— Il faut laisser faire le temps.

— Je n'ai que dix-huit ans.

Zach me tend une assiettée de tarte salée :

— Un enfant est une source d'émerveillements et de divins moments mais effectivement, vous avez le temps. Nous fêterons mes vingt-huit ans *the day of Christmas*, et les trente et un ans d'Angels au printemps, le 17 avril.

— J'ai été cherché Ethan à la maternité, le 24 décembre. Il avait quatre jours.

— Un amour ! La *baby shower* avait déjà déversé son flot de cadeaux.

— *Baby shower* ?

— C'est une tradition qui semble s'enraciner dans la *Blessingway*, cérémonie spirituelle des Amérindiens afin d'appeler les énergies positives. Au début des années 1900, la réunion d'antan se transformant en fête, la maman et le futur *baby chou* furent « arrosés » d'une profusion de peluches, jouets, vêtements, biberons et poussettes, dans une maison décorée en rose et bleu pastel.

Zach rit.

Son rire me paraît étrange. Un rire incongru qui dérange... Ma curiosité ne me semble ni humoristique, ni comique... Est-elle empreinte d'inconvenance, d'indécence... Un rire déclenché par une peur refoulée ? Un antidépresseur pour signaler qu'il n'y a plus de danger ?

— Comment vous expliquer... J'ai dû suivre une psychothérapie car je souffrais de blemmophobie, une peur du regard d'autrui... Pendant les années à la High School, j'étais replié sur moi-même... Je ne m'appréciais pas physiquement. Petit, maigre et chétif, je rejetais les bienfaits sportifs. Comment aurais-je pu me mesurer à ces garçons élancés et musclés... Ma morphologie devint une obsession ; je redoutais les confrontations ; refusais les invitations... Stressé, angoissé, je décidais de me faire accompagner. J'appris à m'aimer, à accepter ma nature efféminée. Je pus cuisiner, briquer et... pouponner, en toute tranquillité.

— Mais... j'aime concocter des petits plats pour Ogata ; je ne rechigne pas à nettoyer ; je prends plaisir à cajoler. Cette répartition des tâches m'apparaît naturelle. Ogata est grand et puissant, donc il est aisé pour lui de couper et menuiser le bois, bêcher la terre, ferrer les chevaux... Je n'ai jamais pensé être « femme au foyer ».

Avoir un corps musclé ou affirmer sa supériorité par sa sexualité, n'est-ce pas un cliché sur la virilité ?

— Oda, vous êtes un homme splendide, nul doute que vous n'ayez douté de votre virilité... Comment oublier que le clan Oda fut l'un des plus puissants en son temps !

— Je ne suis pas né samourai, Zach. Ogata m'a adopté. Oda n'est pas mon patronyme ; c'est mon prénom.

D'une voix grave et pondérée :

— *J'ai deux chats dans les chaussettes mais pas le mot dans la tête.*

Devant la mine déconfite d'Angels... Zach sourit :

— C'est une expression japonaise pour exprimer, toute la difficulté à traduire sa pensée.

— Ah ! C'est surprenant... Mettre un chat dans chaque chaussette

— n'est pas chose aisée. Mais la notion de virilité a évolué dans les pays industrialisés, selon les sociétés et les individualités.

— Athlétique et romantique ! C'est tout moi. Un gros nounours tout doux ; un *Toubisou*, marron, avec un gros cœur comme ça.

Il forme un cœur avec ses mains.

Athlétique et romantique !... J'entends la Symphonie fantastique... Je revois Ogata... Andréa :

— Cela me convient fort bien !

Shishō me sonde puis visiblement satisfait, m'adresse un sourire tendre et coquin.

Angels attire Zach à lui :

— Pour la santé il est conseillé de consommer du chocolat noir, à satiété. Remède contre l'anxiété, il favorise la gaieté... *Y'a bon Banania !*

— Angels adore rire de lui-même.

— Maman avait gardé une boîte ancienne métallisée, avec l'image dessinée d'un homme jovial, destinée à recevoir une boisson chocolatée.

— Le *bonhomme Banania* fut un logo décrié.

— Pourquoi dites-vous cela, Shishō ?

Angels rit :

— Jovial et couillon, mon ami ! La jeunesse est tendresse telle une caresse.

J'éprouve un sentiment d'étonnement... et d'agacement.

— Il s'agit d'un sentiment qui semble vous être étranger : le racisme. L'*homme jovial*, portant un fez rouge orné d'une mèche bleue, est un tirailleur d'infanterie coloniale sénégalaise, encadrée par des français.

Je le regarde, perplexe.

— Il est noir donc idiot.

Les bras croisés, il me fixe.

Ses yeux, soulignés de sourcils en circonflexe, sont légèrement bridés... Son regard dénote une grande intelligence, teintée d'une vague de tristesse.

— Quel postulat bizarre. La couleur de la peau n'est pas une identité ; la religion ou l'orientation sexuelle, non plus.

Il me sourit.

Un sourire magique dévoilant des pommettes rondes et saillantes, des dents blanches et éclatantes. Un sourire merveilleux, invite à tomber amoureux... J'ai conscience de le dévorer des yeux. Gêné, je me laisse glisser jusqu'à la table basse carrée, heurtant une pile de magazines bien rangé ; interpellé, ma curiosité me pousse à examiner la couverture illustrée.

— Isn't he lovely ?

Pris en flagrant délit, je balbutie :

— Trop... trop

Vais-je arriver à prononcer ce petit mot

— beau.

Trop séduisant, trop charmant... extrêmement exaspérant. Je perçois comme une faille dans mon raisonnement. L'emploi de ce « trop » est de trop !

— Vous permettez ?

Sans attendre la réplique, Ogata feuillette avec attention.

— Bel homme ! Mais je pensais plutôt à *Vole comme un papillon, pique comme une abeille, les poings ne peuvent atteindre ce que les yeux ne peuvent voir.*

Angels rit :

— Ah, le grand Muhammad Ali ! Le plus grand, assurément. Mais sérieusement, je ne lui arrive pas à la cheville.

— Angels ? Et ton titre de champion du monde des super-moyens.

— Je n'espérais pas tant !

— Et le mannequinat ?

Décidément, Shishō est « trop » curieux.

— Le soleil brille, vous marchez, vous vous faites interpeler et vous vous dites *Pourquoi pas. Cela pourrait être sympa.* Mais vous vous apercevez très vite qu'ils se moquent bien de savoir qui est à l'intérieur ; seul compte l'extérieur : « business is business ». Mais parlez-nous de vous. Dites-nous tout !

« Dites-nous tout ! »... Nous avons mis plus de trois ans pour commencer à nous révéler... Au Japon, il n'est pas de bon ton de s'exposer, de communiquer...

Devant mon attitude pétrifiée, mon visage déconcerté et mes prunelles écarquillées, Zach se déplie avec souplesse, se meut avec allégresse et, fièrement nous tend :

— Un sublime hymne à l'Amour !

Je suis fasciné par cet instantané volé ; renaissent mes émotions et sensations. Je ressens tremblant, les émois palpitants de mon cœur, consumé de langueur passionnée. Je me souviens de cet élan ardent et impudent. Confiant et charmé dans l'air embaumé... Je me hisse avec délice vers ses lèvres désirées, amant et aimant vibrant, pour butiner ce calice

Patratas ! Adieu calice et délices, les abysses nous abasourdissent.

— Shishō !

Sans retenue aucune, je me hisse avec délice... Éclipse... Ils applaudissent... Je ressens pleinement cet instant frustrant, rattaché aux sentiments de mon cœur d'enfant jusqu'au jour, où dans l'eau glacée, j'ai osé me hisser... jusqu'aux lèvres de mon maître, désiré.

Angels, intrigué :

— J'espère ne pas être indiscret mais quelle est la signification du mot *chichio* ?

Dans un voile ouaté :